

goût pour moi, à m'adresser une lettre de félicitation officielle, pour la correction parfaite de la comptabilité que je remis au successeur de mon malheureux capitaine. D'ailleurs, les spahis traversaient une nouvelle crise. Les symptômes d'insurrection, dont le massacre de Sidi-Brahim avait donné le signal, arrêtaient le recrutement. Presque tous les indigènes de mon escadron, formé en 1842, avaient accompli leur engagement de trois ans et quittaient le corps. Enfin notre formation en vingt escadrons, répartis dans les provinces d'Algérie, avait entraîné de tels inconvénients qu'on revenait au système régimentaire.

Le colonel Yusuf fut nommé maréchal de camp, et conserva la haute main sur les trois nouveaux régiments, commandés, le premier, pour la province d'Alger, par le colonel Daumas; le second, pour la province d'Oran, par le colonel de Montauban, et le troisième, pour la province de Constantine, par le colonel Bouscaren. Seulement le colonel Daumas étant maintenu directeur des affaires indigènes, le commandant d'Allonville, promu lieutenant-colonel, le remplaça à la tête du 1^{er} régiment.

La formation régimentaire entraînait une augmentation d'état-major qui procurait de l'avancement à presque tous les officiers. Par suite du nouveau classement, à vingt-cinq ans à peine, sorti du rang, je me trouvais, en face de deux vacances de capitaines, le plus ancien lieutenant du 1^{er} régiment, et j'aurais dû être nommé capitaine, si tout s'était passé régulièrement. Mais la fantaisie et l'entêtement des bureaux de la guerre en décidèrent autrement, et je ne pus même pas obtenir la place de capitaine en second à notre sixième escadron, détaché au Sénégal, poste qui resta vacant pendant de longues années. Je devais attendre encore pendant trois ans mon troisième galon, et je me trouvais toujours à Médéah, lorsqu'au mois de septembre, le général

Marey-Monge repartit pour une expédition, en tous points semblable à celle qu'il avait faite au printemps. Les circonstances étaient identiques. Il s'agissait encore de contenir les Kabyles remuants. Identique fut aussi la composition de la nouvelle colonne, avec cette différence toutefois que la cavalerie comprit trois escadrons du 1^{er} de chasseurs d'Afrique, commandés par le lieutenant-colonel de Noüe, et mon seul escadron de spahis, réduit à la moitié de son effectif. Identique enfin fut l'attitude du bongénéral Marey-Monge, qui vint reprendre, en face des pentes du Djurdjura, son ancien campement et continua de « peser sur le pays », en attendant les événements.

Chaque matin, les chefs de détachement, parmi lesquels je figurais comme commandant de l'escadron des spahis, se réunissaient, pour le rapport, autour du général, qui leur adressait invariablement les instructions suivantes :

« La situation n'a pas changé. Nous pesons sur le pays, tout en protégeant la population contre les incursions des Kabyles. D'ici on peut voir facilement la tente de l'agitateur, au milieu des contingents qu'il a réunis autour de lui. Il s'agit donc de faire bonne garde. Demain, nous séjournons encore où nous sommes, à moins que des événements que je ne prévois pas nous obligent à faire un mouvement. Mais il est entendu que si je ne donne pas d'ordre contraire, nous ne lèverons pas le camp. »

Et la tabatière fameuse continuait à virer, et en sortant de la tente du général, nous entendions le troupiier, frondeur par tempérament, résumer les instructions que nous venions de recevoir, en chantonnant ce refrain sur notre passage :

Demain l'on partira,
Ou l'on n' partira pas.
Et si l'on ne part pas,
C'est que l'on restera.

Tout à coup, dans le camp un bruit sinistre circule... Un escadron de hussards et un bataillon de chasseurs à pied viennent d'être anéantis, à Sidi-Brahim. Et presque aussitôt la nouvelle d'une autre catastrophe nous parvient : un convoi de deux cents blessés a été capturé, près d'Aïn-Témouchen.

Ces deux désastres furent, non pas la cause, mais le prélude d'une nouvelle conflagration générale. Des relations étroites avec les rates camarades qui survécurent, et qui me les racontèrent maintes fois, me permettent de les relater ici. C'est le 21 septembre 1845 qu'eut lieu le désastre qui, dans l'histoire de la conquête de l'Algérie, s'appelle « le massacre de Sidi-Brahim ». Notre amour-propre national n'a voulu y voir qu'un guet-apens préparé par Abd-el-Kader. Mais la justice qu'on doit même à ses ennemis veut qu'on y reconnaisse, non pas un acte odieux de trahison, mais un fait de guerre loyal, très habilement exécuté.

Le commandant supérieur de Nemours était le lieutenant-colonel de Montagnac, que nous avons vu, dans la campagne de Mascara, à la tête d'un des bataillons d'élite du colonel Renauld. Officier d'un rare mérite et d'une extraordinaire vigueur, il avait les défauts de ses qualités : une confiance en soi illimitée, excluant toute prudence. Il se croyait au-dessus de tous les événements et capable de toujours les dominer, à force de vaillance et d'énergie. Les merveilles de la campagne de Mascara, où il avait conquis ses épauettes de lieutenant-colonel, ne lui avaient pas révélé dans tous ses détails le fameux système de Lamoricière. Il n'avait pas compris avec quelle profonde connaissance du cœur humain agissait le général, lorsque, à la veille de tenter un coup de main, il faisait venir dans sa tente l'Arabe capable de le mener sûrement au but et faisait répandre devant lui, sur sa table de campement, un sac contenant deux mille francs en pièces de cent sous, c'est-à-

dire une fortune pour le traître. « Prends ! lui disait-il, de cet argent tout ce que tu pourras emporter. » L'Arabe se précipitait sur ces pièces, comme le vautour sur sa proie. Quand il en avait plein les mains : « Si je réussis, grâce à toi, disait le général, tu auras tout ce qui reste. » Une autre fois, s'adressant au même Arabe ou à un autre, il lui disait : « Si tu nous guides bien, tu auras ma chechia pleine de douros. » Et, quand le coup avait réussi, il faisait porter à l'Arabe sa chechia pleine de douros, c'est-à-dire d'écus.

A Nemours, non seulement le colonel de Montagnac ne disposait pas de tels moyens d'action, mais encore il était environné d'émissaires d'Abd-el-Kader, lui apportant des renseignements faux, contradictoires, au milieu desquels il ne cherchait pas suffisamment à démêler la vérité. Le 19 septembre, on vint lui dire que l'Émir, avec quelques cavaliers, s'efforçait de faire franchir la frontière du Maroc à la tribu voisine des Souhalias. Capturer l'Émir était la marotte de tous les commandants de détachement, et le colonel de Montagnac, persuadé que cet honneur lui était réservé, sortit sans hésiter de Nemours avec sa petite garnison, composée du 8^e bataillon de chasseurs à pied, commandant Froment-Coste, et d'un escadron du 2^e de hussards, commandé par le capitaine Gentil de Saint-Alphonse, sous les ordres supérieurs du chef d'escadrons Courby de Cognord. Arrivée à huit lieues environ de Nemours, dans une plaine ondulée où commençaient les collines sur lesquelles étaient campés les Souhalias, la colonne française fut attaquée subitement par les cavaliers arabes qui engagèrent le combat à coups de fusil. Le colonel de Montagnac donna l'ordre au commandant Courby de Cognord de les charger avec son escadron de hussards, le prévenant qu'il arrivait à la rescousse, au pas gymnastique, avec trois des compagnies du bataillon de chasseurs. Suivant leur tactique habituelle,

les Arabes plièrent devant la charge des quatre-vingts hussards, les entraînant à leur suite loin de l'infanterie et les noyant bientôt dans une masse de cavalerie, subitement accrue dans des proportions énormes.

En un clin d'œil, le chef d'escadrons, blessé grièvement, restait sur le terrain, sous son cheval tué. Le capitaine Gentil de Saint-Alphonse était tué et l'escadron, désarmé, sans officiers, devenait la proie des Arabes, moins une dizaine de hussards qui réussissaient à s'échapper et à se rabattre sur les compagnies de soutien, dont ils allaient partager le sort. Ces trois compagnies avaient laissé bien loin derrière elles celle du capitaine de Géreaux. Le colonel de Montagnac voulut en imposer à force d'énergie à cet ouragan inattendu de cavalerie, qui fondait sur lui avec des cris sauvages, avec les têtes des hussards portées au bout des longs fusils, et qui le sépara instantanément de sa quatrième compagnie. Il fut tué presque aussitôt d'une balle en plein cœur. Le commandant Froment-Coste prit la direction du combat ; mais il ne put que vendre chèrement sa vie et celle de ses soldats ; car bientôt les cartouches manquèrent, et les malheureux chasseurs devinrent une cible inerte exposée aux balles des cavaliers. Quand ils furent réduits à une poignée, Abd-el-Kader intervint et commanda de les faire prisonniers. Parmi eux, était encore vivant le capitaine adjudant-major Dutertre, un héros que nous allons voir à l'œuvre.

Cependant le capitaine de Géreaux, resté en arrière et enveloppé, à son tour, par les cavaliers arabes, avait avisé, à quelque distance, un marabout qui pouvait lui servir de réduit et lui permettre de prolonger sa défense. Formant ses hommes en colonne d'attaque, il s'ouvrit un passage à travers les Arabes et atteignit le marabout, dont il fit aussitôt créneler le mur d'enceinte. Puis, tout en ménageant ses cartouches, il ouvrit contre

l'ennemi un feu qui le tint à distance. Mais les heures étaient comptées pour lui. Il n'avait pas de vivres, pas de munitions, et la soif, la terrible soif, allait bientôt le forcer à sortir ou à mettre bas les armes. Abd-el-Kader le comprit et il entourra le marabout de ses gens, postés hors de la portée du fusil. En même temps, il envoyait son prisonnier, le capitaine Dutertre, sommer les chasseurs de mettre bas les armes en lui disant : « Ta tête payera l'insuccès de ta mission. » Et Dutertre arriva devant le marabout : « Chasseurs ! s'écria-t-il, on va me décapiter si vous ne vous rendez pas ! Et moi, je vous ordonne de vous défendre et de mourir jusqu'au dernier, plutôt que de vous rendre. » Puis, ce nouveau Régulus s'en retourna d'un pas tranquille vers l'Émir, et fut décapité sous les yeux des défenseurs de Sidi-Brahim. L'Histoire ne nous a rien légué de plus sublime.

Trois jours et trois nuits, les chasseurs du capitaine de Géreaux finirent dans le marabout, dévorés par la soif et privés de tout repos, car à chaque instant il fallait faire face à des tentatives d'assaut. Enfin, le capitaine essaya une sortie désespérée. La compagnie, réduite à soixante hommes, partit le matin du quatrième jour, emportant, sur des brancards improvisés, une dizaine de blessés. Des nuées d'Arabes l'assaillirent aussitôt. Elle leur fit face et, combattant toujours, laissant quelques hommes sur le terrain, mais marchant sans s'arrêter, déjà elle était assez près de Nemours pour croire à un secours, à une délivrance, lorsqu'il lui fallut longer un ravin, au fond duquel murmurait un clair filet d'eau fraîche. A sa vue, les soldats furent comme affolés. Ni prières, ni menaces, ni coups ne purent les empêcher de s'engouffrer dans ce ravin, où les Arabes les tuèrent sans résistance l'un après l'autre, et avec eux leur infortuné capitaine qui les suppliait de souffrir encore quelques instants pour ne pas mourir. Il s'en échappa sept, que recueillit à demi morts le

faible détachement, envoyé de Nemours au bruit du combat, par le commandant intérimaire.

Quelques jours plus tard, on faisait partir imprudemment, de Tlemcen pour Oran, un convoi de deux cents blessés ou malades, sous la protection de quelques hommes commandés par un officier de zouaves : le lieutenant Marin. Près d'Aïn-Témouchen, le convoi fut enveloppé par des forces ennemies très considérables. Il n'y eut, à proprement parler, pas de combat. Marin, sommé de se rendre, mit bas les armes, à la condition qu'il aurait, lui et son monde, la vie sauve, en dépit des remontrances d'un médecin militaire nommé Cabrol, qui conseillait de se réfugier dans un marabout voisin, pour s'y défendre. L'action du lieutenant Marin, un bon soldat cependant jusque-là, décoré pour sa belle conduite antérieure, lui fut amèrement reprochée. Plus tard, quand il revint de captivité, il passa en conseil de guerre pour avoir capitulé en rase campagne, et subit une condamnation sévère, adoucie, pourtant, par la clémence royale. Elle était méritée. Il est bon que le soldat apprenne par des exemples qu'en certaines circonstances la mort, pour lui, n'est qu'un devoir professionnel, comme il est bon aussi qu'il apprenne à admirer, pour les imiter au besoin, les exemples héroïques donnés par les de Géreaux et les Dutertre. Aussi, est-ce une pensée heureuse qui réunit, chaque année, tous les bataillons de chasseurs à pied, dans une fête commémorative, autour du souvenir impérissable des braves de Sidi-Brahim.

Les prisonniers de Sidi-Brahim et d'Aïn-Témouchen furent conduits sur le territoire marocain, à la Smala d'Abd-el-Kader, où ils vécurent longtemps très misérablement. Puis, comme leur nourriture épuisait ses faibles ressources, comme leur nombre entravait la mobilité de ses mouvements, l'Émir se détermina à un acte de barbarie épouvantable qui ternit sa gloire, en

envoyant l'ordre de mettre à part les officiers et de massacrer les autres. Deux hommes seulement échappèrent au massacre et parvinrent à rentrer dans nos lignes, au milieu de dangers et de privations inouïs. Quant aux officiers, le commandant Courby de Cognord, qui était leur supérieur, finit par faire écouter ses infatigables doléances. Le représentant du gouvernement espagnol à Mélilla s'entremet en leur faveur, et on les racheta, comme dans les anciens âges. Abd-el-Kader demanda quarante mille francs pour leur rançon. Et comme aucun crédit n'était ouvert sur ce chapitre, le payeur général exigea qu'on lui fit une violence fictive. Le général de Lamoricière envoya quatre hommes et un caporal, chargés de faire le simulacre de forcer sa caisse. Les prisonniers furent conduits à Nemours, où le marché avait été conclu. Parmi ces malheureux se trouvait encore un sous-officier, un seul, le maréchal des logis chef des hussards qui, grâce à ses deux galons et à la complicité de ses compagnons d'infortune, avait réussi à se faire passer pour un officier et à échapper à la mort. Il s'appelait Barbut. Je devais le retrouver au Mexique, où il commandait l'escadron du 5^e de hussards, escorte du général en chef; puis à Tours, où il fut atteint par la limite d'âge, comme colonel du 3^e de dragons.

Le commandant Courby de Cognord continua sa carrière, devint général de brigade, fut blessé assez grièvement, en 1851, dans une des émeutes du midi de la France, et passa, peu de temps après, dans le cadre de réserve.

Enfin, je me rappelle avoir connu dans mon enfance le malheureux et héroïque de Géreaux, chez des amis communs. Il venait de sortir de Saint-Cyr; c'était un très joli sous-lieutenant, un peu nonchalant, un peu efféminé, raffiné comme toilette, et qui me frappa par ce détail bizarre qu'il possédait une robe de

chambre, luxe inouï chez un sous-lieutenant. On n'eût certainement pas dit qu'une âme de bronze habitait sa frêle enveloppe.

Un dernier détail : c'est sous les murs de Nemours qu'en 1845, Abd-el-Kader, en anéantissant une colonne française, provoqua un soulèvement général de l'Algérie. C'est à Nemours que, deux ans plus tard, se reconnaissant impuissant à continuer la lutte, il vint faire sa soumission entre les mains du duc d'Aumale. Il devait trouver dans la générosité de son vainqueur plus d'égards pour sa grande infortune qu'il n'avait lui-même témoigné de commisération pour nos infortunés prisonniers.

Au moment du massacre de Sidi-Brahim, le général de Lamoricière remplaçait à Alger le maréchal Bugeaud, qui était allé à Paris, pour défendre devant la Chambre le budget de la colonie. Il jugea les événements assez graves pour presser le retour du gouverneur général, qui ne se fit pas attendre d'ailleurs, et arriva parfaitement calme et tranquille, convaincu qu'avec les renforts qu'on lui avait promis à Paris, il aurait bientôt raison de cette nouvelle levée de boucliers. De notre côté, c'est-à-dire en Kabylie, le contre-coup du massacre de Sidi-Brahim avait été immédiat, et les Arabes, toujours groupés autour de leur Bou-Baghla, étaient devenus assez agressifs pour inspirer au général Marey-Monge l'envie de sortir de son inaction. Comme il ne se sentait pas à la tête de forces suffisantes ; comme il ne voulait pas renouveler son insuccès du 19 juin précédent, il s'entendit avec le général d'Arbouville, qui commandait à Sétif et disposait d'une colonne expéditionnaire à peu près semblable à la nôtre. Les deux colonnes se réunirent, et je vis là pour la première fois le fameux El-Mokrani, arrivant à la tête des goums de la Medjana dont il était l'agha, et qui étaient composés de superbes cavaliers, bien montés et

bien vêtus. El-Mokrani était en quelque sorte le prince souverain de la Medjana et jouissait d'un prestige tout à fait légendaire, c'est le cas de le dire. En effet, la légende lui donnait pour ancêtre un des compagnons de saint Louis, un Montmorency, fait prisonnier avec le Roi à la bataille de la Mansourah, qui serait resté dans le pays, aurait embrassé l'islamisme et fait souche de guerriers. Sa famille, transportée par les hasards de la fortune dans la Medjana, y aurait acquis par la suite une prépondérance quasi royale. Qui nous eût dit alors que, vingt-cinq ans plus tard, cet Arabe magnifique, froissé par les procédés, d'ailleurs injustifiables, de notre administration, et par les incompréhensibles faveurs dont elle accablait les Juifs algériens, au détriment des Arabes, deviendrait pour nous un ennemi aussi acharné qu'il avait été un allié fidèle, et qu'il trouverait la mort en combattant ces Français qu'il avait servis si longtemps ? Du moins, jusque dans sa révolte, fit-il preuve de ces qualités que notre orgueil national aime à placer parmi les vertus françaises ; car, avant de se mettre à la tête de l'insurrection, il renvoya au gouverneur général les insignes de toutes ses dignités et nous déclara noblement, loyalement la guerre, par une sorte de cartel que n'eût certainement pas désavoué un Montmorency des temps héroïques.

Nos deux colonnes et nos deux généraux n'obtinrent guère plus de succès, en cet automne, sur les Kabyles, que n'en avaient obtenu, au printemps, une seule colonne et un seul général. On nous laissa, nous autres cavaliers, à la garde de la plaine. Les fantassins grimperent dans la montagne, bousculèrent les Kabyles, brûlèrent des maisons, des oliviers et des figuiers. Puis, quand ils revinrent, car il fallait bien revenir, ils eurent à subir des combats meurtriers qui ne se terminèrent qu'à la sortie des montagnes, et, quoique l'ennemi eût éprouvé des pertes bien supérieures aux nôtres,

comme il ne nous avait fait aucune proposition de soumission, il put prétendre qu'il nous avait chassés de chez lui et se proclamer vainqueur. Cette comédie devait durer encore une douzaine d'années, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'on se décidât à en finir une bonne fois avec la Kabylie.

Je quittai peu après la colonne du général Marey-Monge, redevenue inactive. Le nouveau 1^{er} régiment de spahis était définitivement organisé. Ma place était au premier escadron, à Blidah, et on m'y réclamait. Le général profita d'un convoi de blessés, de malades et de matériel qu'il dirigeait sur Médéah, pour m'en donner le commandement et me faire partir.

A Médéah, je fis au nouveau capitaine-commandant, M. Ressayre, la remise de l'escadron, et je rentrai enfin au régiment, où de grands changements de personnel étaient survenus. Nous étions toujours commandés, il est vrai, par le lieutenant-colonel d'Allonville qui m'aimait peu, mais que je considérais comme un officier de guerre hors ligne. Nos trois chefs d'escadrons étaient : le commandant de Ferrabouc, l'ancien commandant de l'escadron turc de la province de Bône ; un brave homme qui termina sa carrière comme général de brigade, après avoir conduit le 1^{er} de chasseurs d'Afrique en Crimée ; le commandant Damiguet de Vernon, vieux soldat d'Afrique, doué de plus d'esprit que de caractère ; il devait commander, en 1848, la garde républicaine, atteindre péniblement le grade de général de brigade, et mourir en 1866 ; le commandant Desmaisons, ancien philhellène, ancien officier d'ordonnance du Roi, très galant homme, très considéré ; mais très déclassé dans la cavalerie, pour laquelle il n'avait aucune aptitude. Notre major était mon ancien capitaine, Billioud, que je devais avoir bientôt le bonheur de perdre, par sa nomination de major de place, à Lyon. Mon escadron était commandé

par le capitaine de La Rochefoucauld, un de mes anciens camarades de collège. Sa carrière avait été rapide et brillante. Il traversa d'ailleurs, comme un météore, le régiment où je ne le vis jamais. Son capitaine en second était M. de Mirandol, célèbre par sa captivité chez Abd-el-Kader et qui, pour entrer aux spahis, avait dû renoncer à son ancienneté et prendre la gauche de tous les capitaines de cavalerie. Il fut bientôt dédommagé, d'ailleurs, par les fonctions d'adjudant-major et passa, en même temps que Fleury, chef d'escadrons.

Enfin le régiment était ainsi réparti : les deux premiers escadrons, avec l'état-major et le peloton hors rang, à Blidah, le troisième à Médéah, le quatrième à Milianah, le cinquième à Orléansville et le sixième au Sénégal.

Quand j'arrivai à Blidah, les deux premiers escadrons y rentraient avec des effectifs presque insignifiants, à la suite d'une laborieuse campagne que l'enchevêtrement des faits m'a forcé de passer sous silence, mais dont je vais dire quelques mots.